

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Littérature américaine **Tom Wolfe**

Pierre E. Brodin

Volume 15, numéro 1 (85), février 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30573ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brodin, P. E. (1973). Compte rendu de [Littérature américaine : Tom Wolfe].
Liberté, 15(1), 151–153.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1973

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Tom Wolfe⁽¹⁾

Doué d'un esprit ironique et mordant et d'un tempérament de dandy de la période « Régence », Tom Wolfe, s'est révélé dans les années 60 comme un des meilleurs journalistes et « raconteurs » américains. Ses reportages et récits sont écrits dans un style nerveux, brillant, chargé d'électricité, un style inimitable, qu'on a qualifié de « moderno-vernaculaire, académico-drugstorien », qui colle à son sujet comme la chair à l'os.

Il est généralement fort amusant et on a l'impression que lui-même s'amuse ou veut s'amuser : « Profiter de la vie... » dit-il « ce qui m'a frappé autant à Londres qu'à New York, c'est que tant de gens ont trouvé des moyens aussi originaux pour jouir de la vie... selon les meilleurs critères, les leurs ».

Récemment traduit en français, *Le Gauchisme de Park Avenue* réunit des textes tirés des trois volumes principaux aux titres affriolants publiés par Tom Wolfe : *The Kandy colored tangerine-flake streamline baby*, *The Pump-house gang*, *Radical chic & maumauing the flak catchers*.

Tom Wolfe s'est attaché tout particulièrement à la peinture de la partie effervescente de la jeunesse d'aujourd'hui. Il s'efforce de découvrir non seulement ce qu'elle dit, mais ce que tout cela peut bien vouloir dire, si tant est que cela veuille dire quelque chose.

(1) Tom Wolfe, *Le Gauchisme de Park Avenue* (Gallimard, Paris 1972, 361 pp., 33 fr.).

Le premier livre, écrit en 1963, est consacré aux voitures « personnalisées » et à l'art libre de l'aérodynamique. A la Foire des Jeunes, Tom Wolfe a fait connaissance de George Barris, une des vedettes du monde de la voiture personnalisée :

« ... Barris est le plus grand nom dans ce domaine. C'est un bon exemple d'un enfant ayant grandi complètement absorbé par son jeune univers de voitures, qui vécut sa pure flamme sous toutes ses formes et avec une telle intensité qu'il en devint un artiste. Il ressemblait à Tiepolo émergeant des ateliers vénitiens où les hanches grecques arrondies des fresques des dômes palatins pesaient comme des nuages dans l'atmosphère. A ceci près que Barris émergeait des ateliers de carrosserie de Los Angeles. »

Les automobiles en question, aérodynamiques et couleur bonbon, ont des moteurs « terribles ». Garçons et filles sont des enthousiastes de ces voitures folles, dont les formes auraient pu être conçues par un Dali, et ont pu être qualifiées de « nouveau Brummel, pop et sexy » ; c'est le style « Régence 1960 » : Barris, par exemple, a construit « un incroyable objet qu'il a appelé la voiture à air XPAK-400. Les amateurs de voitures personnalisées adorent truffer leur langage de x. » Cette voiture « est propulsée sur un coussin d'air, mais là n'est pas la question, car c'est un pur produit de la sculpture abstraite curviligne. Si Brancusi a une valeur quelconque, et bien, cette chose-là également a sa place sur un piédestal. Il n'y a pas une seule ligne droite dessus, il y a un véritable cercle, d'innombrables espaces plans, d'in vraisemblables ailerons baroques, et pourtant, au total, ça donne un ensemble compact, d'une harmonie rigoureusement géométrique. Barris et Brancusi ont d'ailleurs pris pour point de départ de leur évolution plastique un concept de *design* que nous pouvons appeler le Moderne aérodynamique (*Streamline Modern*), ou Curviligne des années 30 — tout en suivant bien sûr des chemins entièrement séparés, et Barris, ainsi que d'autres personnalisateurs continuent d'exploiter, encore et encore, cette idée de la courbe abstraite très difficile à manier, à une époque où tous les dessinateurs con-

ventionnels — des architectes aux types qui mettent en page les magazines — vous font du Mondrian. Même les jeunes stylistes automobiles de Détroit font tous du Mondrian ».

D'autres récits-reportages de Wolfe décrivent la vie de jeunes gens également symboliques de notre époque. Celle, par exemple de Phil Spector, producteur de *rock and roll*, un jeune millionnaire de vingt-trois ans qui a combiné le génie de la musique et le génie des affaires.

Dans « *La Grande Gueule* », Wolfe fait un portrait en chair et en os du boxeur, poète et comédien Cassius Clay, un garçon habile non seulement à se servir de ses poings, mais à jouer son numéro pour grand public.

Le Dernier Héros américain, c'est Junior Johnson, un garçon légendaire de la Caroline du Nord, champion des *stock-cars*:

« La légende de Junior Johnson ! Dans cette légende, il était une fois un jeune provincial, Junior Johnson, qui apprit à conduire en livrant le whisky de son père, Johnson Sénior, un des plus grands bouilleurs de cru de tous les temps, à Ingle Hollow, près de North Wilkesboro, au nord-ouest de la Caroline du Nord, et devint par la suite le plus célèbre des pilotes de *stock-cars*, riche, cent mille dollars en 1963 par exemple, respecté, solide, l'idole de sa ville natale et de tout le sud rural. Il était aussi une fois des braves garçons qui se réveillaient en pleine nuit dans leurs cabanes en bois de pommier et disaient, entendant gronder le moteur surchauffé d'une Oldsmobile qui passait sur Brushy Mountain : « Ecoute ! Le voilà qui passe ! » « Bien que cette partie soit sujette à caution ; parce que certaines nuits il y avait tellement de braves garçons qui passaient sur cette route dans une Oldsmobile surchauffée, partant de Wilkes County pour livrer leur marchandise à Charlotte, à Salisbury, à Greensboro, à Winston-Salem, à High Point et ailleurs, qu'il aurait été bien sorcier d'en reconnaître un. Mais c'était quand même Junior Johnson qui remportait la palme de la célébrité pour le « virage à la bootlegger » ou le « tête-à-queue » par lequel, si la brigade de la taxe sur l'alcool avait dressé un barrage, pour vous recevoir, passant directement en seconde, contre-

braquant à cent quatre-vingts degrés, on appuyait à fond sur l'accélérateur, lançant la voiture dans un tête-à-queue complet pendant que l'arrière décrivait un demi-cercle, et vous repartiez à fond de cale dans la direction même par laquelle vous étiez arrivé ».

A deux cent cinquante kilomètres à l'heure, Junior Johnson et ses imitateurs se lancent dans l'espace et communiquent à une foule nombreuse le vertige de la vitesse. Le récit de Wolfe est une totale expérience audio-visuelle assez extraordinaire dans laquelle on voit et entend les hurlements d'un public en liesse, le grincement des voitures dans les tournants et la gamme de sons issue des pneus mous « boule de gomme ».

Passant des États-Unis — où nous rencontrons également l'extravagant Hugh Hefner, créateur misanthrope de *Playboy* et des *bunnies* — à l'Angleterre, l'auteur nous emmène à *Carnaby Street* où nous passons une journée avec les jeunes dandys londoniens :

« ... qu'est-ce qu'il a, nom de Dieu, ce garçon ? Le voici, quinze ans, et mieux habillé que quiconque au bureau. Il porte un costume prince de Galles et un gilet croisé, avec des revers et un veston cintré, comme ci, avec des revers comme ça, des fentes par-ci et des plis par là, et des pantalons étroits ici qui s'épanouissent tout à coup plus bas, une chemise sur mesure qui ressort comme ci autour du cou, un tas de petites choses que très peu de monde doit connaître, sans parler de tous ces pauvres nez tout droits, là-bas, qui ont un salaire quatre fois comme le sien et qui n'ont jamais de leur vie mis un costume qui ne soit pas sorti d'une maison de confection. C'est un fils d'ouvrier, et comme la plupart des fils d'ouvrier, il a quitté l'école à quinze ans, avant le brevet. Mais il se fait faire des costumes sur mesure depuis l'âge de douze ans dans une boutique qui s'appelle Jackson's. Il se fait régulièrement couper les cheveux dans le style *College Boy* par un coiffeur qui s'appelle Andy. Tous-ces-nez-alignés, là-bas, qui ont de meilleurs emplois que lui, connaissent de meilleures adresses, ce sont de braves vieilles branches, avec leurs petits jardins manucurés à l'arrière, leurs Austin 1100,

ils ont un meilleur accent, mais lui il a... *The Life, La Vraie Vie*, et un endroit secret où il se rend à l'heure du déjeuner ».

Vies et passions d'une jeune fille de la société londonienne, nous met en présence d'un autre aspect de la jeunesse londonienne et, plus particulièrement d'une jeune fille nommée Bélinda dont le physique filiforme ressemble assez à celui de Twiggy.

Revenant aux Etats-Unis, nous vivons quelque temps avec ces surfers de Californie qui bravent avec extase les vagues les plus hautes. Ces jeunes gens vivent en communauté une vie dangereuse caractérisée par une liberté totale, un mépris absolu du danger aussi bien que des règles de la société et des valeurs établies.

Le Chic Gauchiste est une caricature féroce des milieux riches de New York qui donnent de somptueuses réceptions pour toutes les « causes » révolutionnaires. Wolfe décrit avec force détails une soirée donnée à New York chez le fameux chef d'orchestre Léonard Bernstein et son élégante épouse Félicia. Leurs invités sont tous millionnaires, ont des carnets de chèques à leurs disposition et avant la fin de la « party » vont donner de grosses sommes à la cause des « Panthères Noires ». Ces gens « chic » surtout les femmes, sont très excités par ces révolutionnaires noirs qui, comme Clay, « jouent leur numéro » et ont l'impression de participer à une croisade des forces intelligentes et libérales contre l'obscurantisme. En réalité, ce sont des snobs, purement et simplement, et l'auteur ridiculise, sans peine et sans peur tous ces gens importants, inconscients au fond, assez faciles à duper.

Il est difficile de traduire en français la fantaisie, le baroque, le sens du mouvement et de la couleur qu'on trouve dans les pages de l'original. Les traducteurs français ont réussi, en tout cas, à montrer l'ironie, l'enthousiasme, l'élégance étincelante d'un écrivain qui laissera certainement sa marque sur la littérature de son époque.

PIERRE E. BRODIN